

Extraits de *Documents et souvenirs (1907)* par Antoine Guillois.

Dictions- Proverbes.- Contes et légendes de Fontenay et de ses environs.¹

Contes des veillées : Le bûcheron et la fosse Bazin.

Le soldat de Napoléon.- L'escargot qui parle. – Le seigneur et son curé. L'accent de Fontenay.- Locutions.- Dictions et proverbes.- Surnoms et sobriquets.- Légende : Les fontaines.- Les arbres. Les pierres. Les loups garous. -Les ardents.- La dame blanche.- L'homme noir.- La bête Farrigaude.- Les oubliettes.- Trésors cachés.- Napoléon à Fontenay.- Nos voisins.- Inimitié de Bagneux.- Les vengeances de Fontenay.- Saint Europe à Châtillon. – Saint Herblanc à Bagneux.- N.D. de La quinte au Plessis-Piquet.- L'étang des moines.- Les fée de verrières.- La Bourcillère.- Le pèlerinage des bois.- La dame Blanche de Villegenis.- Louis XV et Madame de Pompadour.- Les seigneurs u Châteaufort et de Montlhéry.- Chansons du Hurepoix.

Voici quatre contes qui donneront une idée des récits que l'on faisait aux veillées, si à la mode, il y a cent ans à Fontenay.

Je les reproduits tels qu'ils ont été transcrits pour moi par un vieillard, d'après les souvenirs de sa petite enfance.

Le style en est simple et naïf ; il ajoute à la curiosité de ces histoires un charme

1 Plus littéraire ou anecdotique que vraiment historique, cette récolte devait être faite, encore qu'elle soit bien tardive. Les générations nouvelles qui se désintéressent du passé , la mobilité d'une population qui commence à se déraciner, la disparition des vieillards du pays rendront de plus difficile la conservation des souvenirs de cette nature.

rempli de couleur locale.

Le bûcheron de la fosse Bazin.

« Il y a bien longtemps que la fosse Bazin n'était qu'un bois ; il fallait des ouvriers pour le mettre en exploitation. Or, l'un d'eux qui avait de gros corps d'arbres à déposer dans le bas de l'endroit le plus rapide profita d'un jour de grande gelée pour les faire rouler du haut en bas et en les aidant pour leur faire passer les mauvais endroits. Mais, il manqua son coup alors qu'il avait presque fini et il fut entraîné avec le morceau de bois, si bien qu'au bout de quelques mètres il passa sous l'énorme poids. Pour comble de malheur, son cou porta sur une pierre en forme de biseau et il eut la tête séparée du tronc. Mais, comme il y avait du monde-là, immédiatement ils le relevèrent et lui remirent la tête en place. Une seconde après, la gelée avait son effet et il était tout comme auparavant, sauf un rhume de cerveau.

« Comme la température était très rude, le soir il se chauffait auprès d'un bon feu. Son rhume lui occasionna l'envie de se moucher, ce qu'il fit aussitôt et avec ses doigts, comme c'était l'habitude en ce temps-là. Il pressa trop fort, voulut envoyer ce qu'il venait d'ôter dans le feu ; mais de même cout, il jeta sa tête avec et, cette fois, ce fut bien fini ; on ne put jamais le raccommoder. »

La seconde histoire pourrait être intitulée le Soldat de Napoléon. Elle est digne d'un autre récit reproduit par Balzac dans son roman : Le médecin de campagne.

Ce conte vient de la même source que le précédent.

Le soldat de Napoléon. C'est un titre

« Dans les premières années de l'Empire, un vieux soldat, aimant son métier, plein de discipline, était très loin de son pays, à la recherche d'un ennemi toujours invisible.

« Il continuait d'avancer toujours jusqu'à ce que, arrivé au bout du monde, le commandant cria : Halte ! Il était temps, car ils n'arrêtaient pas et, un pas de plus, ils mettaient le pied sur rien.

« Peu de temps après, ils rencontrèrent enfin l'ennemi. Une bataille des plus acharnées s'en suivit. Dans le plus fort de l'action, comme ils étaient aux lanciers de la Garde et mélangés avec leurs adversaires, il ne s'aperçut même pas que quelque chose le gênait. Enfin Napoléon vint passer et lui cria : « Bastien, vide ta lame. »

En effet, il y avait un soldat étranger d'embroché et il ne s'en apercevait pas.

« Pour le récompenser de son courage, Napoléon le fit venir et lui dit : « Je suis content de toi et puisque les ennuis sont incapables de reprendre la lutte d'ici longtemps, c'est toi qui vas aller porter la nouvelle à Joséphine. Pars tout de suite. » Il fit toute diligence et arriva vers l'Impératrice qui lui dit : « Eh bien ! bonne ou mauvaise nouvelle ? – Bonne nouvelle répondit-il. Nous avons complètement battu nos adversaires. Mais il faut que je m'en aille de suite. Tu boiras bien une goutte ? Oui. » Et il repartit à cheval aussitôt rejoindre son régiment.

« La preuve que c'était bien loin, c'est que, lorsqu'il arriva au camp, son cheval

marchait sur les genoux ; les pieds et le bas des jambes étaient usée.

L'escargot qui parle.

A cette époque-là, la fosse Bazin était bien plus boisée et, tous les sept ans, on faisait la coupe du bois. On préparait des chemins de voitures pour débarker les arbres, puis, pendant sept autres années, aucune voiture n'y passait. Faut dire que les chemins qui servent à cette exploitation sont presque impraticables. Il y avait des endroits où les tombereaux étaient restés en panne ; ce qui avait produit des ornières excessivement profondes.

« Justement, comme la dernière voiture venait de terminer, un jeune escargot maladroit dégringola au fond.

« Pendant sept ans, il vécut des herbes qui tombaient dans son trou ; mais, malgré tous ses efforts, il ne réussit pas à en sortir.

« Enfin, par un effort plus grand que jamais, il parvint à remonter.

« A ce moment arriva la première charrette qui commençait à venir chercher le nouveau bois.

« L'escargot, tout fier de sa réussite, s'écria : « Hein ! Tout de même, si l'on n'était pas un peu vif, comme l'on se ferait écraser ! »

Le seigneur et le curé.² C'est un titre.

Il y a déjà longtemps, il y avait à Fontenay, un seigneur méchant et qui n'avait pas de religion.

« Le curé étant venu à mourir fut remplacé par un nouveau qui avait la réputation d'être très savant.

« Le seigneur, pour l'éprouver et lui faire des misères, le fit venir et lui dit : « J'ai entendu dire que vous étiez savant et très malin ; comme j'ai besoin d'être renseigné sur trois choses, il faut que vous me répondiez :

« Qu'est-ce que je vaux ?

« Où est le milieu du monde ?

« Et, ce que je pense ?

« Allez, vous reviendrez à pareille heure, dans huit jours ; si vous me répondez b

Vous aurez cinquante livres ; si non, je vous ferai donner cinquante coups de bâton par mes valets. »

« Le curé bien embarrassé et fort triste, passant devant la porte de son bedeau, ne put s'empêcher de lui dire tout son ennui et son appréhension, car il lui était impossible de répondre à aucune des questions.

Le bedeau, le voyant si en peine, réfléchit un moment et lui dit que, s'il voulait lui prêter ses vêtements ecclésiastiques, qu'il irait répondre à sa place et que, puisqu'il

2 Cette histoire, avec quelques variantes, se racontait, paraît-il, dans d'autres pays que Fontenay.

n'avait été vu qu'une fois et un soir d'hiver, que, pour sûr, on ne reconnaîtrait pas la supercherie. « Mais, dit-il, si je réponds bien, j'aurai les cinquante livres.- Oui, dit le curé ; mais, comme ça n'est pas possible, tu auras les coups de bâton. »

« Or le bedeau était moins savant, mais bien plus malin.

« Dans la soirée du huitième jour, habillé en prêtre, il se présenta pour répondre, ainsi qu'il était convenu.

« Très bien, dit le seigneur. Maintenant, répondez à mes trois questions : 1° Qu'est-ce que je vaux ? – Ma foi, répondit le bedeau, Notre Seigneur Jésus Christ a été vendu par Judas pour trente pièces d'argent. Sans vouloir vous amoindrir plus qu'il ne faut, je ne peux pas vous évaluer au même prix et, en disant quinze pièces, je ne peux pas aller plus loin et, encore, c'est bien payé. Vous direz comme moi.- Maintenant, 2eme question : Où est le milieu du monde ? – Justement, j'ai fini de mesurer hier et, par extraordinaire, c'est dans le milieu de votre jardin. – C'est bien tombé ; mais je n'en suis pas sûr- Faites le remesurer, je suis parfaitement certain de ce je dis. Enfin, je ne peux pas prouver que vous vous trompez. Mais, à la 3eme question, M. le curé, ça sera différent. Répondez-moi. A quoi je pense ? – C'est facile. Vous pensez parler à votre curé et c'est tout simplement à son bedeau. »

Accent et locutions de Fontenay.

– Les parents, il n'y a pas encore très longtemps, n'aimaient pas les locutions correctes qu'on enseignait à l'école. Ils trouvaient que les enfants avaient l'air prétentieux et, dans les familles, on s'efforçait de détruire l'œuvre de l'instituteur. L'accent spécial à Fontenay ne saurait être mis en doute. On y appuie toujours sur l'avant dernière syllabe ; ainsi dit-on Longjumeau en appuyant sur jus, de même pour Palaiseau, sur lai ; et ainsi de suite.

Quant aux locutions vicieuses, elles sont nombreuses ; on dit médaux pour moineaux, montées pour escaliers, des Hurlupées pour les gens du Hurepoix, les vaux Goûtant pour le Val Content, les bas Robaient pour le Val Robert, les moitiés pour le Moustier (en effet, il y avait un monastère d'hommes en cet endroit), les Bénards pour les Bernardins.

Certains noms sont bizarres ; mais ils parlent à l'imagination, tels les lieux dits des Bouillons, des Mouilleboeufs.

L'étang d'Écoute- s'il- pleut est comme une plaisanterie qui était bien dans le caractère de nos ancêtres.

Elle date de Colbert. Ce grand, mais désagréable ministre avait drainé toutes les eaux de la région pour alimenter les immenses bassins du château de Sceaux. Au Plessis-Piquet, on se plaignit tellement que Colbert fit creuser un étang artificiel destiné à recevoir les eaux de pluie du plateau. L'étang donc et, par conséquent, le village n'avaient d'eau que dans les années très pluvieuses. De là, le nom que l'esprit public lui avait donné.

Vendre du vin à cache-pot, se disait des vignerons qui cédaient leur vin à des amis pour l'emporter en cachette, afin de le soustraire aux curiosités du fisc.

Dictons et proverbes.

– Le chancelier Bacon a dit : « Le génie, l'esprit et les habitudes d'une nation se retrouvent dans ses proverbes.

Pour recueillir les dictions et les proverbes usités à Fontenay et dans les villages voisins, une difficulté se présentait : comment découvrir ceux qui sont employés dans la région, tout en appartenant en même temps à d'autres pays ? Comment ne pas ou citer par erreur quelques-uns ? Voici le moyen que j'ai employé.

J'ai interrogé à Fontenay, à Bagneux, au Plessis – Piquet et à Châtenay-Malabry une cinquantaine d'habitants appartenant aux plus anciennes familles de chaque pays. Chacun me disait dix, vingt dictions. Quand on m'en donnait un nouveau, j'interrogeais mes précédents collaborateurs.

Ainsi suis-je arrivé à ne garder que ceux qui m'ont été cités par quatre ou cinq personnes différentes.³

Tout naturellement, ce sont les dictions agricoles qui sont les plus nombreux.

- On entend le loriot quand les cerises rougissent. Il dit : Y muriront, y mouriront (B)
 - Les hirondelles, avec une feuille de chélidoine, refont les yeux crevés de leurs petits. (B)
 - On peut se faire aimer de tout le monde en portant sur soi le cœur d'une hirondelle (B).
 - On peut se faire aimer d'une femme en portant sur soi un anneau mis neuf jours dans un nid d'hirondelle. (B)
 - Semer les citrouilles à la Saint Marc (B)
 - Les citrouilles semées à la Saint Médard deviennent grosses comme des quarts (une demi-pièce de vin) (B)
 - Mettre les couteaux en croix ou les faire tourner porte malheur. (B)
 - Ceux qui se marient le jour d'un enterrement feront mauvais ménage (B)
 - (Autrefois, on donnait un cierge à chaque marié). Celui des deux dont le cierge était le premier consumé devait mourir avant l'autre (B)
 - Mettre des pattes de taupe desséchées autour du cou d'un enfant le protégeait contre les convulsions (P.P)
- A Bagneux, on exigeait, en plus, un mâle vivant auquel on prenait les deux

³ Après chaque dicton, on trouvera une initiale. F. signifie Fontenay; B, Bagneux; (là, c'est M. Maugan qui a été mon principal guide) ; C, Châtenay-Malabry ; P.P. Plessis-Piquet

pattes de devant et la patte gauche de derrière.

- A la Madeleine (22 juillet), adieu les beaux jours et les belles semaines (F)

A la Madeleine

Les noix sont pleines ;

A la Saint Laurent, (10 Août)

On met le couteau dedans (F)

-Au moment où on lit la Passion, le vendredi saint, voir d'où vient le vent, ce sera celui de toute l'année (F).

- Lorsque le bas d'une femme glisse sur la jambe, c'est un signe de l'infidélité de son mari (B). Ce qui veut dire qu'une femme qui se néglige dans sa toilette a tort. Son bonheur peut en dépendre.

- Pour avoir de la bonne graine de melon, la prendre sur un melon dont le nombre de côtes est impair. (P.P.)

- Manger des carottes rend la cuisse dure (B)

- Manger les pattes d'une volaille fait dormir et porte bonheur (B).

- Les taches blanches sur les ongles sont autant de péchés mortels qu'on a à son actif (B).

- Couper les moustaches des chats les empêche de voir clair la nuit (B).

- Au Plessis, le cri de la chouette présage malheur.

- Pour les couvées, mettre toujours un nombre impair d'œufs, treize de préférence (P.P. et F.)

- Le coucou chante aux premiers coups de faux l'x donnés dans les seigles verts (mi-avril) (P.P.)

- Semer les petits pois à la Sainte Catherine, pour qu'ils ne gèlent pas (P.P.).

- A la Sainte Antoine, sème tes oignons (Ch.)

-Les vieux bûcherons du Plessis-Piquet disaient qu'il faut couper son bois dans le décours de la lune, parce que, alors, il se garde mieux et que les vers ne s'y mettent pas (P.P. et Ch.)

- Le roitelet est fort respecté et personne ne voudrait toucher son nid. La maison où il est privilégié. (P.P.)

- Laisser les toiles d'araignée dans les étables et écuries pour que les animaux ne soient pas malades (P.P.) probablement, parce qu'elles prennent les mouches, le plus terrible fléau des animaux domestiques.

Dans les garde- mangers, laisser les toiles d'araignée (P.P. et Ch.) parce que les mouches s'y prennent.

- Au printemps, la première fois qu'on entend chanter le coucou, il faut regarder si l'on a de l'argent sur soi. Si oui, c'est qu'on en aura toute l'année (F) Ce qui s'explique par ce fait que si, après l'hiver, on a encore des économies, la mauvaise saison étant passée, on entre, avec aisance, dans celle qui va rapporter.

- Quand on fait des crêpes à la Chandeleur, on aura de l'argent toute l'année (B). Même explication que pour le proverbe précédent.

- Au Vendredi Saint, sème le cerfeuil et les haricots. (B)

- A la Saint Thomas,
Cuis ton pain, lave tes draps,
Dans trois jours, Noël t'auras (B)

- Celui qui fait la lessive à la Toussaint lave son suaire (F. et B.). A l'appui, on raconte, à Fontenay, qu'une fille tomba dans la lessive, enfla et en mourut.
- Le Vendredi Saint, mettre ses nippes à l'air, pour n'avoir pas de puces toute l'année (B).
- Pour guérir les brûlures, il faut qu'une femme souffle trois fois dessus en imitant le signe de la croix et qu'elle dise :

Feu, feu, perd ta douleur,
Comme Judas perdit sa couleur,
Quand il trahit Notre Seigneur (F. et B.)

- A mi avril, on sait si le coucou est mort ou en vie (Ch.).
- Rencontrer, le matin, sur sa route, une pie isolée, mauvais présage ; deux, c'est bon signe.

Une pie,
Tant pis,
Deux,
Tant mieux. (B)

-A la Saint George,

Bonhomme, sème ton orge ;
Car à la Saint Marc, (2 jours après)
Il est trop tard (Ch. et F.)

- On disait des épileptiques qu'on leur avait jeté un sort (F).
- Le premier jour des Rogations, il fait le temps qu'il fera à la récolte des foins ; au 2e jour, le temps des moissons ; au 3e, celui des vendanges (F).
- Quand il pleut à la Trinité, la vendange diminue jusqu'à la moitié du panier (F).
- Quand on mange des crêpes avant la Chandeleur, on a les fesses galeuses (F).
- On met une portion du gâteau des Rois dans l'armoire au linge ; si le gâteau moisit, signe de maladie (F) En effet, cela prouve que la maison est humide, donc malsaine.
- Apporte moi un panier, je t'en rendrai compte sur l'anse. C'est une ancienne locution de Fontenay qui s'employait quand on ne voulait pas répondre à une question.
- J'aime mieux qu'on rit de mon avarice que de faire pleurer par ma prodigalité disait la vénérable centenaire de Fontenay.
- Je n'y suis pour rien. – Cette expression vient du vieux Requin qui était, sous Louis Philippe le tambour du village. Ce brave homme, qui portait la culotte courte en peau l'ancien temps, des jarretières redoublées, et dont la nuque était couverte d'une longue natte de cheveux, annonçait principalement la hausse du prix du pain. « Père Requin, lui disait- on, vous allez encore nous annoncer une mauvaise nouvelle. - Ah ! mes pauvres enfants, répondait –il, ce n'est pas ma faute. Je n'y suis pour rien. » Cette expression est longtemps restée en usage pour

dire qu'on n'était pas responsable d'une chose.

Surnoms et Sobriquets. –Donner un surnom ou un sobriquet à un voisin, à un ami est un usage qui remonte au XVIIe siècle, où il s'était répandu jusque dans la bourgeoisie. C'est ainsi qu'un président au Parlement était devenu le président Lecogneux (I)⁴ et ce nom resta le sien et celui de sa famille.

Mais en dehors de la satisfaction que la malice publique y trouvait, il faut reconnaître que cette habitant avait aussi son utilité puisque, dans un village où de nombreux habitude portaient le même nom, - ce qui est le cas de l'ancien Fontenay – c'était un moyen de désigner les différentes branches d'une famille. Au cadastre de 1808,- donc avec un caractère presque officiel, - se trouve : Jean Bart, dit Vaisseau ; c'est tout naturel.

Benoist, dit Caliche

Benoist dit Cagneux

Milliard dit Lotiront

“ “ La Rose

“ “ Coco

Réant dit Mimi

Chevillion dit Bedeau

“ “ La France

Drouet “Dimanche

Du mort “La Blonde

Le muid “L'œillet

Moreau dit de la Cour des Sœurs où il demeurait

Moreau dit Gardien.

De nos jours, c'est moins fréquent. Nous avons eu, cependant, un Déforme dit

Voltaire, (non pas du nom du grand philosophe, mais parce qu'il empiétait facilement sur les terres de son voisin : Vole-terres) ; un Billiard, dit la Graine ; un Billiard, dit le Licheur, sans doute par antiphrase, car il était tout à fait sobre. Nous avons encore parmi nous un Rothschild, - une jument de l'empereur, à cause de son air fier et de sa démarche dandinant, comme si elle aimait à être regardée ; un Bois Sec, maigre comme son nom. Hier encore, ne rencontrait-on pas Brise Galette et l'Oiseau Bleu 1 Bagneux, les sobriquets existaient aussi et n'avaient pas moins de saveur. Le Nabot,-Louloute,- le Poilu,- la Grive,- Nono,- La France,- Robes pierre, - le père Rusé, - Grande Moustache,- etc....⁵

4 Tellement des Réaux. T.III p.145.

5 Histoire de Montrouge par MM. Toulouse et Maugan. pp. 207 et suivre. L'Histoire de Bagneux par le premier de ces auteurs est extrêmement intéressante.

Les villages voisins avaient chacun leur surnom.
On appelait les habitants du Plessis-Piquet, les Hiboux parce qu'ils vivaient éloignés de tout centre ;
Ceux de Châtenay-Malabry, les Fressures, parce qu'il se nourrissait presque exclusivement de fressure ;
A Bagneux, les fous. Ce surnom a franchi la région est universellement connu.
Pourquoi ?
A Sceaux, les pourceaux, question d'assonance ;
A Châtillon, les cochons, d'autres disaient les chiens ;
A Clamart les faisans ;
A Cercueil, les boyaux rouges ;
A Villejuif, les faux témoins ;
A Igny, les juifs, parce qu'ils avaient tué leur seigneur ;
De Vaux hall an, on disait :
Petit pays, mauvaises gens ;
Grande marmite et rien dedans.

Les gens de Fontenay n'avaient pas échappé à l'usage général ; on les appelait les Gorets, par vague assonance, ou les Meneaux, parce que, à l'instar des moineaux, ils grappillaient dans les vignes ou mangeaient les fruits de tous les arbres, sans se préoccuper du propriétaire.

Légendes de Fontenay.

Les arbres, les pierres et les fontaines ont été, dès les premiers jours de la vie des hommes, des objets d'admiration, de terreur et de superstition. Ce ne fut que bien plus tard que l'imagination plaça, dans le cadre immuable de la nature, des êtres animés, fantastiques ou réels.

La forêt des Carnutes s'étendait jusqu'aux portes même de Lutèce. Les Druides avaient occupé les bois de Clamart, de Meudon, du Plessis-Piquet et de Fontenay. Les Pierrelais ou pierres levées, les dolmens de Meudon, la pierre aux Moines à Clamart, sont les vestiges indubitables de leur habitation dans le pays.

Titre.

Les fontaines. – Mais,- comme le nom même du village l'indique,- ce sont les sources et les fontaines qui ont le plus frappé l'attention de nos lointains aïeux. L'eau était une divinité bienfaisante, indispensable à la vie des hommes, à ce point qu'on peut dire que tous les campements humains, les plus anciens surtout, ceux de l'époque nomade, se sont toujours fixés à proximité d'une source, d'une fontaine ou d'un ruisseau. C'est de là qu'était venu le grand pouvoir des sorciers

Ou sourciers qui, la baguette de coudrier à la main, découvraient les sources les plus cachées.

A Fontenay, six fontaines au moins méritent d'être rappelées.
C'est, d'abord,- la principale et la plus centrale, la fontaine des Boufferais, ainsi

nommée depuis plusieurs siècles, qui allait se jeter dans un ruisseau appelé le ru de fortune, parce que, en parcourant le pays, cette eau y prodiguait la fécondité et la richesse.

Venait ensuite la fontaine aux prêtres, sisé auprès des biens de la Sorbonne, dont l'eau était réputée pour la confection des pots au feu.

La fontaine des vœux, aux confins de Bagneux et de Fontenay évoque toutes les suppositions. Les jeunes filles venaient-elles y regarder l'image de celui qui devait être leur époux ? Les moines, hôtes du couvent des Billettes qui était tout proche, venaient-ils y renouveler leurs vœux de religion ? La question reste entière.

Personne n'a pu répondre à mes interrogations.

Voici la fontaine aux Renards, où ces animaux, qui pullulaient dans la fosse Bazin, se désaltéraient après avoir dévasté les vignes. Cette fontaine était beaucoup plus abondante qu'aujourd'hui ; car, au XVIII^e siècle, elle recevait les eaux d'un ruisseau aux allures torrentielles qui suivant le fosse Bayée, descendait des hauteurs boisées du plateau de Châtillon.

Après la fontaine des Moulins qui est encore aujourd'hui la plus abondante du pays, c'était enfin la fontaine des Chevillion, au pied du fief de Saint Jean de Latran, au droit de la maison seigneuriale de la famille Devin. Comme la fontaine des Bouffrais, elle s'écoulait dans le ruisseau de fortune qui, après avoir parcouru le pays à mi-coteau, allait se jeter lui-même dans le ruisseau des moulins, limite actuelle entre Sceaux et Fontenay, tributaire de la Bièvre, dans laquelle il va se jeter au Bourg-la-Reine.

Loups garous et Ardents. - Les grand' mères choisissaient de préférence la soirée qui précédait le premier dimanche de l'Avant ⁶pour raconter leurs terribles histoires d'Ardents et de Loups- garous.

Les Ardents, trépassés lumineux, sortes de feux -follets, accompagnaient les voyageurs ou voltigeaient autour des laboureurs dans les champs. Tout était à redouter de leur part ; mais, on pouvait s'en débarrasser s'ils vous suivaient à la maison. Il fallait, alors, avoir la présence d'esprit, - mais combien ces courageux étaient rares - de piquer des aiguilles sur la table ; la flamme venait alors s'y fixer et, après quelques moments l'Ardent avait disparu pour toujours.

Les loups-garous étaient, eux, tantôt des sorciers qui, volontairement ou sur l'ordre du diable, s'étaient changé en loups, ou des criminels qui avaient échappé aux recherches de la justice et qui excommuniés, parfois des ? ne l'avaient pas payé à l'échéance. (Il y a, là, une histoire de poule noire à faire frémir.) Quel que fut l'origine du loup-garou, il était toujours condamné à se promener dans la campagne, chargé de chaînes, lourdes et bruyantes. C'était la nuit seulement que ces êtres fantastiques pouvaient sortir ; mais leur marche ininterrompue devait durer sept ans. Si le malheureux mourait dans cette période, son âme appartenait au diable ; si, au contraire, il atteignait sa huitième année de possession, il cessait alors d'être sous l'empire du démon. Parler à un loup-garou lui faisait perdre le bénéfice du temps déjà écoulé.

En rase campagne, c'est généralement au croisement de quatre chemins qu'on les

6 Sans doute à cause de l'Évangile terrifiant de ce jour là.

rencontrait.

Celui de Fontenay, qu'on appelait aussi l'homme noir, avait choisi pour ses promenades soit le saut de loup de la Boissière, -où l'on rencontrait aussi la Dame Blanche, - soit les environs de la fontaine des Moulins. Il désarçonnait les cavaliers et prenait leur place sur le dos de l'âne ou du cheval.

La terreur qu'inspiraient les loups-garous fut utilisée, dans les premières années du XIXe siècle, par une bande de voleurs qui avaient adroitement fait courir le bruit qu'une grange abandonnée, située près de la Demi-lune, était hantée par ces animaux humains.

Après avoir dévalisé les maisons inhabitées pendant l'hiver, ces voleurs venaient emmagasiner, en cet endroit, les produits de leurs expéditions. Il y avait même des caves sous la grange où le butin le plus précieux était caché. L'allure mystérieuse de la maison, sa proximité du cimetière (il était alors où est aujourd'hui la mairie) éloignaient les curieux et les enfants.

Enfin, un beau jour, la maréchaussée s'étant emparée des voleurs, leur cachette fut découverte et l'on y retrouva bien des objets disparus.

Titre.

La bête Farrigaude et ses Roblots.- La profondeur des bois de la fosse Bazin devaient, elle aussi, tenter les imaginations amoureuses du mystère.

La vieille mère Jeanplé qui demeurait par là, dans une hutte, sur le plateau, racontait la légende de la bête Farrigaude, dont le fond est exact, car cette histoire est inspirée du souvenir de ce loup, célèbre par ses ravages, qui fut pendu près de Malabry, en un endroit qui a gardé de lui son nom de voie du loup pendu.

La mère Jeanplé, qui hantait la fosse, a eu le bonheur de rencontrer, pour traduire son récit, un poète charmant⁷

Les anciennes et les poètes
S'entendent comme des larrons,
Ses lèvres, pour d'autres muettes,
Me parlent des seigneurs barons ;

Des chapelains, clercs en Sorbonne,
Dont le nom reste à nos chemins

.....
.....
Raillant la jeunesse nigaudie,
Elle m'évoque, en longs tableaux,

⁷ Isle de France par Pierre Gauthiez. p. 53.

La grande bête Farrigaude,
La bête noire et ses roblots.

Ces monstres vivaient en famille,
Sous terre, tels que des sorciers,
Dans cette même côte où brille
Tout là- haut ce champ de fraisiers.

C'était pour lors un bois plein d'ombre,
-Il en reste un gros châtaigner ;-
Le soir, quand l'étang se fait sombre,
La grand' bête allait s'y baigner.

Si quelque buveur en goguette
S'en revenait tard du Plessis,
Par le dragon qui veille et guette
Vite, le pauvre était occis.....

Titre.

Légendes des rues de Fontenay.- L'impasse des Sergents, aux allures bizarres et mystérieuses, avec ses maisons en bois,- demeures des sergents huissiers à verge des trois jurisdictions de Fontenay,- a tenté l'imagination d'Alexandre Dumas qui y a placé l'histoire terrifiante qui commence son roman des Mille et un fantômes.

Ce crime n'a jamais existé que dans l'esprit du grand conteur.

Si l'on en croit le vieil habitant, il y avait, autrefois, dans la Grande Rue et dans les ruelles qui y arrivent, des caves, véritables souterrains, aujourd'hui murés et qui, autrefois, allaient jusque dans les champs dans la direction de Bagneux. La chose est vraisemblable ; mais, il fallait bien l'embellir un peu et c'est pourquoi on y a placé des oubliettes, des cachots et même des squelettes. Pendant la Terreur, ce fut dans la cave d'une maison de la Grande Rue qu'un prêtre réfractaire continuait à dire la Messe et à donner les sacrements.

Pas de cave sans trésor. Fontenay ne manque pas à cette règle. Connus, le grand-oncle de Ledru-Rollin, avait caché une grosse somme, non pas dans sa cave, mais derrière une glace. Ceci est de l'histoire et non pas de la légende.

Je n'en dirais pas autant de cette maison, située au n° 20 de la rue des Écoles. On prétend que des prêtres y vécurent en cachette pendant la Révolution et qu'ils y laissèrent une véritable fortune qui n'a été retrouvée que de nos jours. Manière très simple d'expliquer l'aisance subite d'un de leurs successeurs dans cette maison.

A propos de trésor, il y a aussi l'histoire,- mais celle-là est vrai, - du curé Lartigue et d'un de ses paroissiens. Partant pour les prisons de 1794, prévoyant sans doute qu'il ne reviendrait pas, M. Lartigue remit à l'un de ses amis tout l'argent qui lui restait, en lui disant : « Si je reviens, tu me le rendras. Si non, ce sera pour toi. » Et

il ne revint pas.

Pour en finir avec les légendes des rues de Fontenay vous empêcherez difficilement les vieux de vous raconter qu'un jour Napoléon 1er, poursuivant sa chasse de Meudon jusque sur notre territoire, arriva ainsi dans un petit bois qui était dans le haut de la rue actuelle du Plessis-Piquet. S'arrêtant pour se reposer, il trouve, en cet endroit, un laboureur. Suivant un usage qui lui était habituel, l'Empereur interroge le paysan sur son existence, lui demande ce qu'on pense du gouvernement, etc.... Et le cultivateur ne lui aurait répondu que ces mots : « Sire, le pain est trop cher. »

Le narrateur vous ajoutera que le lendemain même, le prix du pain était abaissé. Les paysans voisins de Fontenay.- On ne connaît pas réellement un pays, si on ne là pas considéré dans ses rapports avec ses voisins. Titre.

Titre.

Bagneux.- L'inimitié qui séparait Fontenay de Bagnous est légendaire ; quelques années avant la guerre, les enfants des écoles, à la sortie des classes ou pendant les vacances, se livraient entre eux à des luttes homériques. Ce n'était que la continuation d'une tradition très ancienne et dont on ne peut retrouver ni le motif, ni la date.

Sous le premier Empire, Denis Mathias Laboureur, vieux grenadier de la République et de la garde des Consuls, retiré à Bagnous, poète satyrique des plus cruels, s'était institué le Tyrtée de ces batailles. Il avait choisi pour cible principale les jeunes filles de Fontenay. Mais celle-ci s'en vengeaient, en poursuivant à coups de pierre, - c'était une de leurs habitudes et elles y étaient de

Première force,- en poursuivant, jusque dans les Cuivrons, les jeunes voisins qui avaient osé s'aventurer sur la route de Fontenay.

Dans leur hostilité contre notre pays,⁸ les gens de Bagnous étaient soutenus et accompagnés par les boyaux rouges (habitants d'Arcueil,) renommés de tout temps par leur caractère terriblement batailleur et dont il subsisterait encore quelque chose aujourd'hui, paraît-il.

Mais, à Fontenay, on n'était pas d'humeur à laisser les attaques sans réponse.

L'esprit même s'en mêlait et, là du moins, la victoire nous est restée.

« Quand les fèves entrent en fleurs, les gens de Bagnous deviennent fous, » est un dicton que vous entendez encore répéter bien souvent. ⁹« Les gens de Bagnous- (on dit aussi les ânes de Bagnous)- ont vendu leurs eaux pour avoir du son ».

Cette locution, qui demande une explication, a été trouvée à Fontenay, d'où elle s'est répondue dans tous les environs.

Dans la première moitié du XVIIe siècle Bagnous vendit ses eaux à Charles de Aubépine marquis de Château neuf, seigneur de Montrouge, qui s'engagea, en retour, à donner des cloches à l'église Saint-Hermeland ou Saint Herblanc, de

8 On raconte qu'un cheval de Fontenay s'étant sauvé jusqu'à Bagnous jamais les habitants de ce dernier pays ne considérant à la rendre.

9 Arduin-Dumazet, dans le Hurepoix, p. 13, dit : « D'après un proverbe de maraîcher parisien, lorsque la fève dominait dans les champs de Bagnous, les gens devenaient fous à se hâter de cueillir et de vendre. »

Bagneux. Le Chapitre de Notre Dame, seigneur du pays, souscrivit sans peine à cet échange et trois cloches, qui assourdisaient un peu le voisinage, remplacèrent l'eau si utile, si indispensable pour les indigènes du pays.

On prête au chant des cloches de Bagnéux ce supplément tout indiqué pour un pays où il n'y a plus d'eau : « J'en trois vaches. Mangeons-les. »

Nous en aurons terminé avec Bagnéux quand nous aurons raconté qu'un préjugé très enraciné s'attachait au patron du pays, St Herblanc ou Hermeland.

Quand, le soir de la fête, on quittait le village, il fallait se retourner vers le clocher, lui faire les cornes, et, alors, on était sûr de s'enrichir très rapidement.

Châtillon.- L'église de Châtillon, aujourd'hui consacrée à St Jacques et à St Philippe, était, au XIV^e siècle, sous le patronage de Saint Europe. Or, à une date indéterminée, mais dans le courant de ce siècle, il y eut au printemps, au dire de l'abbé Lebeuf, une forte gelée qui détruisit toutes les espérances des cultivateurs. Ceux-ci, furieux, mirent en morceaux la statue du saint. C'est de cette époque que date cette recommandation : « Ne semez les haricots qu'après la St

Europe. »Plessis-Piquet.- Le même abbé Lebeuf, l'historien le plus complet de la banlieue de Paris, raconte avoir vu, lui-même, dans l'église Sainte Marie-Madeleine du Plessis-Piquet, un tronc pour N.D. de la Quinte, dont la spécialité était,-ai-je besoin de le dire ? –la guérison radicale des coqueluches.

L'étang des Moines.- C'est sur le territoire de Clamart, mais tout près de Fontenay, que se trouve l'Étang des Moines, dernier souvenir du monastère des Feuillants qui s'étaient fixés au Plessis.

Une légende veut que « la dame Bonne », - la « dame Rose » des bois de Meudon, - glisse, par certaines nuits, un cierge à la main, sur les eaux peu profondes de cet étang.

Verrières et son buisson.- Là seulement, les fées ont élu leur domicile. Quand, au matin, les bûcherons voyaient l'herbe foulée, ils se disaient entre eux : « Vois-tu

Pas la trace aux fées ? » Ce buisson ou bouquet de Verrières est, du reste, riche en légendes et en histoires.

Titre.

Les ruines de la Bourcillière.- Au temps de la Reine Blanche il y avait, en cet endroit, au milieu d'un fourré presque impénétrable, un vieux château féodal, sur lequel on ne possède aucun renseignement précis.¹⁰

Entourées de fossés, habitées seulement par les poules d'eau, les ruines actuelles, - où l'on rencontre dans les soubassements, des briques de l'époque romaine, - sont difficiles à trouver. On dirait que tout les défend contre la curiosité indiscrete des promeneurs et ceux mêmes qui les ont maintes fois parcourues ne les retrouvent

10 Notes et souvenirs sur Châtenay-Malabry par Eug. Sinet.

pas toujours. Un sort, croit-on, est attaché à ces vieux pans de murs et à ces colonnes détruites. Bien des légendes si sont fixées. La plus connue est celle qui raconte comment un trésor y est enfoui et jalousement gardé par une fée. Celle-ci ne s'en absente que pendant la nuit de Noël et seulement tandis que sonnent les douze coups de minuit. Faut-il s'étonner qu'avec de pareilles difficultés le trésor n'ait pas encore été découvert ?

Dans ces bois, on tenta souvent d'organiser un pèlerinage à la Vierge. Mais jamais il ne put s'établir, car la statue disparaissait toujours la ville du jour fixé pour l'inauguration.

Le motif : c'est qu'un mauvais prêtre s'était, paraît-il, construit une maison dans le bois et que la Vierge ne voulait pas de ce voisinage.

Titre.

La dame Blanche de Villegongis.- On raconte à Verrières que la dame Blanche qui habitait Villegongis, lorsqu'elle se rendait à Paris par la vieille route qui passait au gros noyer¹¹ et à Fontenay, jetait un sort sur le pays, si elle rencontrait des pierres sur son chemin. C'était un moyen commode d'obtenir des prestations volontaires. Les paysans menacés entretenaient toujours cette route en bon état. De place en place, ils creusaient des trous, sortes de puisards dans lesquels ilsjetaient tous les cailloux qu'ils trouvaient. De nos jours, de temps à autre, on rencontre, dans les champs, au bord du chemin, quelques-uns de ces dépôts qui seraient inexplicables sans cette historiette.

Titre.

Louis XV et la Pompadour.- C'est aussi dans les bois de Verrières que les habitants de ce joli pays et ceux de Châtenay-Malabry placent une anecdote dont Louis XV aurait été le héros et qui n'est que le démarquage d'une aventure prêtée au Vert Galant.

Elle est intéressante au point de vue historique, à cause de sa localisation avec détails, dans le bouquet de Verrières. Quoiqu'il en soit, voici ce que les gens de Châtenay-Malabry racontent encore aujourd'hui.

Louis XV chassait un jour dans le buisson de Verrières. Parvenu à la grande route, ¹² il aperçoit un paysan assis sur le rebord d'un fossé. Le roi s'approche et lui demande s'il a vu passer une voiture avec une dame dedans. « Oui-da, oui, répond le paysan.- Et comment était-elle ? Oh ! je l'ai bien reconnue. C'était la putain du Roi. » Un seigneur de la suite voulait châtier le manant. Mais Louis XV s'y serait opposé. « On ne pend pas un homme, -aurait-il ajouté,-parce qu'il a dit la vérité. »

Titre.

Les chansons du Hurepoix.- Souvenirs de Montlhéry et de Châteaufort. – Fontenay, nous l'avons vu dans la partie historique de ce volume, avait eu le bonheur d'être bien vite ignoré des farouches seigneurs qui avaient été ses premiers maîtres.

11 Ce noyer, planté en 1577, abattu depuis la guerre de 1870, se trouvait au carrefour des Quatre Chemins, ancien fief de Plaisir, gare de Robinson actuelle.

12 Celle de Versailles à Choisy, construite sous son règne, en 1748. Voir les Mémoires de Croy, publiés par le vicomte de Grouchy et Paul Cottin.

Cependant, le peuple avait gardé le souvenir des crimes qui avaient ensanglé toute la région. On parlait encore, aux XVe dans Ixième siècles, de cet Hugues de Crécy,- Hugues le cadavre, disait-on, -seigneur de Châteaufort et de Fontenay, qui avait traîtreusement attiré, dans son château de Rochefort-en-Yvelines, son cousin Milon de Bray, seigneur de Montlhéry. Transporté à Châteaufort, ce malheureux y était resté enfermé dans une basse fosse pendant deux ans ; puis, un jour, le geôlier était venu le voir et le narguer, et, une heure après, le malheureux captif était étranglé sous les yeux de son ennemi et, ensuite, précipité dans les fossés du château.

Louis VI vint à bout de l'assassin ; Châteaufort et Montlhéry rentrèrent dans le domaine royal. Ils y étaient encore pendant la deuxième croisade ; c'est là que Louis VII avait enfermé Marie de France, la fille qu'il avait eue de son premier mariage avec Aliénor d'Aquitaine.¹³

Plusieurs fois, pendant l'absence du roi, les deux châteaux furent attaqués ; mais ils ne purent être pris.

Saint Louis y passa une partie de son adolescence ; mais le touchant souvenir de ce pieux monarque n'a pas fait oublier les cruautés de son prédécesseur.

Une chanson, née dans le Hurepoix, chantée à Montlhéry, à Palaiseau, à Verrières, à Fontenay, raconte les malheurs de la pauvre Marie¹⁴ :

Le roi Loÿs est sur son pont (levis)
Tenant sa fille en son giron.
Elle lui demanda un cavalier
Qui n'a pas vaillants six derniers.

Oh oui, mon père, je l'aurai,
Malgré ma mère qui m'a porté ;
Aussi malgré tous mes parents
Et vous, mon père, que j'aime tant.

Ma fille, il faut changer d'amour
Où vous entrerez dans la tour.
J'aime mieux resté dans la tour,
Mon père, que de changer d'amour.

13 Cette Marie de France, dont la jeunesse avait été si douloureuse, épousa, plus tard, le comte de Champagne et fonda une cour d'amour à Tiyes.

14 Sous Louis Philippe ont cru découvrir cette chanson. On la fit originaire du Boûlbonnais. Pourquoi? On la mit en musique et on la délia à Marie-Amélie, reine des Français. Voilà comment on écrivait l'histoire, en ce temps où l'on prétendait remettre se Moyen-Age à la mode.

Gérard de Nerval l'entendit chanter dans le Valois. Mais là, rien ou plus naturel, c'est le Valois Mais là, rien de plus naturel, c'est le valois, par Soissons, touche à la Champagne où vécut Marie de France.

-Vite, où sont mes estafiers,
Aussi bien que mes gens de pied ?
Qu'on mène ma fille à la tour,
Elle n'y verra jamais le jour.

Elle y resta pendant sept ans passés,
Sans que personne ne put la trouver ;

Au bout de la septième année,
Sont père vint la visiter.

Bonjour, ma fille. Comment vous va ?
Ma foi, mon père, ça va bien mal.
J'ai les pieds pourris dans la terre
Et les côtés mangés des vers.

Ma fille, il faut changer d'amour
Ou vous resterez dans la tour.
- J'aime mieux rester dans la tour,
Mon père, que de changer d'amour.

L'épilogue ne correspond pas à la noble fidélité de ces sentiments. Celui qu'elle aimait tant et que Louis VII avait ramené avec lui de ses premières expéditions dans le midi, sans se douter de l'amour qu'il inspirerait à sa fille, Lautrec, - puisque c'est lui, - revint de Palestine, au moment même où on la portait en terre. Il rencontra les prêtres et ressuscita la jeune fille. Mais celle-ci, capricieuse et cruelle comme son père, fit précipiter son amant dans l'étang où il venait pêcher tous les jours.

Les chansons ne racontaient pas que ces férocités.

Elles étaient un écho de la vie de tous les jours et célébraient les filles du peuple, victimes des hauts barons. Une de celles-ci, surprise au bain par son seigneur, venait d'avoir un enfant.

En ferons-nous un prêtre ?

Ou bien un Président ?

dit le seigneur. Non, répond la pauvrette ; ce ne sera qu'un paysan.

On lui mettra la hotte

Et trois oignons dedans.

I l s'en ira criant :

Qui veut mes oignons blancs ?

Je terminerai par cette dernière chanson qui rappelle qu'au XVe siècle déjà les roses de Fontenay faisaient la gloire et le charme de ce délicieux pays. Elle est intitulée « le Rosier blanc. »

Dessous le rosier blanc
La belle se promène.....
Blanche comme la neige,
Belle comme le jour,
Au jardin de son père
Trois cavaliers l'ont pris...
(Ce sont trois capitaines.)
Le plus jeune des trois
La prit par sa main blanche ;
« Montez, montez la belle,
Dessus mon cheval gris. »
(En croupe elle arrive à la ville)
« Entrez, entrez la Belle,

Entrez sans plus de bruit.

Avec trois capitaines
Vous passerez la nuit. »

(Voyant le danger, elle feint d'être morte. Les trois capitaines la ramènent au village et l'enterrent sous le rosier blanc du jardin de son père.)

Et, au bout de trois jours,

La belle ressuscite.

« Ouvrez, ouvrez mon père,
Ouvrez sans plus tarder.
Trois jours, j'ai fait la morte
Pour mon honneur garder. »